Une transition singulière

Yves-Armel Martin

Février 25, 2024

Les Éditions du Lucas

LES ÉDITIONS DU LUCAS

Fondées en 2023, les Éditions du LUCAS assurent la publication de rapports, ouvrages et articles qui étudient la transformation des politiques culturelles dans un contexte transitionnel. Les Éditions du LUCAS sont dotées d'un comité de lecture composé d'universitaires, d'acteurs culturels, d'artistes, d'agents des collectivités et des ministères.

© Les Éditions du LUCAS, 2024
editions@lucasrecherche.fr
www.lucasrecherche.fr

Depuis plus de 6 ans, nous conduisons au Bureau des Possibles des ateliers de prospective participative et de design fiction pour explorer et discuter les tendances émergentes dans la société et dans les organisations. Prises individuellement, elles sont plutôt troublantes et semblent inconsistantes : on a l'impression d'être au cœur d'un maelstrom de tendances contradictoires, cependant je pense qu'on peut trouver une grille de lecture qui les replace dans une dynamique cohérente. C'est ce que je propose de partager avec vous dans cet article.

Nous vivons depuis le début de ce siècle une période de changements qui, dans de grands « tremblements », ébranle les fondations de notre société voire de notre civilisation. On nous parle de multiples transitions : écologique, numérique, démocratique, sociétale… D'un côté, on observe un monde de plus en plus fragmenté et technologique et de l'autre on observe des tendances contradictoires qui font l'apologie de la lenteur et du retour à la nature. En les prenant une à une, ces transitions rendent difficile la lecture des « signes des temps ». Pourtant il me semble qu'il y a un moyen de relier tout cela dans une vision relativement simple, qui peut nous donner quelques moyens de nous aider dans notre discernement.

Non pas des transitions mais une transition

Depuis les Lumières puis la révolution industrielle, nous sommes entrés dans l'ère moderne. Celle-ci a des fondements qui lui sont propres dans sa manière d'envisager le monde. Si l'ère sauvage envisageait le monde comme un terrain de chasse et l'ère paysanne le percevait comme un potager, l'ère moderne le conçoit comme une usine (cf. Plouc Pride, Valérie Jousseaume).

J'y reviendrai, mais mon hypothèse est que nous ne sommes pas en train de vivre de multiples transitions, mais une seule transition : la sortie de l'ère moderne et l'avènement d'une ère nouvelle que je ne sais pas encore nommer. Ce que nous voyons comme tensions et bouleversements sont liés à l'effacement des marqueurs clefs de la modernité et l'émergence de nouvelles valeurs qui diffèrent ou se superposent.

J'identifie 3 croyances fondatrices de la modernité :
- la pensée industrielle,
- le réductionnisme matérialiste,
- l'idéal d'autonomie.

Commençons par la pensée industrielle

A la base, il y a une méthode scientifique connue et efficace : face à une problématique on la découpe en sous-problèmes plus simples et on les confie à des experts. Alors que la médecine du 17eme siècle était le fait de généralistes, la nôtre est entre les mains d'une multitude d'experts, chacun étudiant et comprenant une petite partie du puzzle humain. Cette approche de simplification et de séparation, issue d'une pensée mécaniste, s'est répandue dans toutes les activités humaines. Par exemple, un collège en France est conçu comme une machine à apprendre. On prend un groupe de 30 élèves (qu'on imagine homogènes parce qu'ils sont dans la même tranche d'âge) et on les plonge pendant 55 minutes dans un bain d'anglais, puis de math, puis d'histoire-géographie etc…

Si cette technique a démontré son efficacité dans bien des domaines (nous n'aurions pas sans elle des fourchettes ou des téléphones à des prix accessibles et les progrès actuels de la médecine le démontrent chaque semaine), elle montre aussi ses limites quand elle est appliquée systématiquement à toute organisation et à l'humain. Ainsi la fragmentation du travail (et l'invisibilisation de celui-ci) a conduit à la perte de sens et celle-ci à une épidémie de burnout. …

La réponse à la fragmentation tient dans un adjectif : intégral (ce qui n'est pas séparé, découpé). Ainsi l'écologie intégrale ne sépare pas les enjeux environnementaux du social et de l'économie. Elle resitue les acteurs industriels (entre autres) dans un monde avec ses limites et prend en compte leurs externalités négatives. De même, l'éducation intégrale prend en compte toutes les dimensions de la personne au sein de la société en vue d'une vie bonne.

Nous pouvons aussi nous appuyer sur des approches écosystémiques (de notre côté, nous nous intéressons en particulier aux dynamiques de communauté quand nous travaillons sur les organisations) et transectorielles pour outiller l'émergence d'une réponse à cette problématique des limites de la pensée industrielle.

Deuxième fondamental de la modernité : le réductionnisme matérialiste

C'est la croyance que le réel se réduit à la manifestation de phénomènes matériels et qu'en connaissant précisément les propriétés de la matière dans ses composantes les plus fines, nous pourrons intégralement décrire le réel (et incidemment l'homme et la société qui en font partie). Si la matière explique tout, le cerveau doit expliquer la conscience qui n'en est qu'une propriété émergente. Le libre arbitre n'est qu'une illusion puisque nos choix sont juste le produit des interactions électrochimiques déterminées de notre cerveau (c'est ce que Stephen Hawking prétendait). On reste dans cette croyance que le modèle de la machine suffit à décrire le monde, l'homme, la société…

Tout ce qui contredit ce paradigme est encore pour l'instant assez majoritairement nié, ridiculisé, tabou quand bien même ces croyances ont été rendues caduques par de nombreux travaux scientifiques. En mathématique, le théorème de Gödel a démontré l'impossibilité de construire un modèle « complet » du réel. En physique, la mécanique quantique a transformé notre rapport au réel et notre compréhension de la nature même de la matière : celle-ci « change » en fonction de la présence ou non d'un observateur ou d'une mesure.

Enfin dans le domaine de la conscience, des expériences multiples semblent confirmer la non localité de la conscience humaine et des capacités non mécanistes et non matérielles. Cette digue est actuellement en train de s'effondrer et l'humanité redécouvre que le réel et l'homme ont des dimensions non matérielles. Nous allons voir un renouveau d'intérêt pour tout ce qui est spirituel pour le meilleur et pour le pire. Déjà des laboratoires de recherches se positionnent sur les « technologies de l'esprit » (soit par la voie des psychédéliques, soit par des stimulations particulières des sens et l'entraînement du cerveau, soit par des moyens électromagnétiques ou physiques) pour tenter de domestiquer ces capacités de l'être humain et d'interroger ces dimensions de la nature. Le terme de spiritualité peut sembler déplacé pour évoquer des connaissances très appliquées, mais il y a dans ce domaine un panel de sujets qui vont du plus prosaïque (et pouvant donc même se transcrire en technologies) au plus élevé et sacré. Sont en questions nos récits sur ce qu'est le réel, la nature et les propriétés du temps et de la conscience, notre capacité à connaître au-delà de la raison, le rôle des mythes et de nos croyances individuelles collectives sur le réel, l'interaction avec des intelligences non humaines (animales, artificielles mais pas que…), notre raison d'être personnelle et collective… Je n'ouvre pas aujourd'hui cette boîte de pandore, mais il faut retenir que le réductionnisme matérialiste a longtemps été notre zone de confort (avec de nombreux mérites comme celui de nous avoir libéré d'une certaine instrumentalisation des mythes et du sacré à des fins de pouvoir) et que maintenant est venu le moment de dépasser celle-ci.

Le sujet touche à beaucoup de nos tabous en France et nous portons encore les blessures de l'exploitation de ces dimensions à des fins de pouvoir. Il nous faut cependant trouver les chemins pour explorer ces sujets collectivement et les sortir de la sphère strictement personnelle afin d'en faire un levier de transition et déjouer leur potentielle exploitation néfaste.

Troisième fondamental de la modernité: le principe d'autonomie

Issu de la pensée des lumières, et notamment de John Locke, afin de s'émanciper de toute autorité, il fait reposer la liberté sur une responsabilité individuelle radicale. Pour justifier cela, il ne s'appuie plus sur des critères de vérités externes mais internes. Cela va jusqu'à questionner la réalité qui se connaît uniquement par les représentations que l'on en a (« Connaitre ce n'est plus rencontrer directement le réel, c'est construire une représentation mentale du monde » Matthew B. Crawford in Contact, à propos de la naissance du libéralisme). Tout ceci a abouti à la domination massive de l'individualisme : l'illusion de se construire soi-même (grâce à la technique), la primauté de la liberté individuelle sur le bien commun, l'exaltation des droits individuels aux dépens des devoirs. L'ordre ancien n'est pas à regretter et il faut reconnaître tous les bénéfices que les Lumières ont apporté, néanmoins nous voyons combien l'hyper-individualisme devient un cancer de notre société. Nous en avons les signes dans la toute-puissance qu'exigent vainement les individus sur leur identité et sur leur destin. Si l'émancipation des individus est une noble cause, l'exploitation ultime de ce principe en fait une nouvelle assignation au détriment de la rencontre et des communs. Exploité par l'ultralibéralisme d'un côté, par « l'ultra-libertinage » de l'autre, la réduction de la personne à l'individu détruit les possibilités du vivre ensemble.

Pour sortir de cette impasse, on sent bien qu'il est nécessaire de travailler une anthropologie moins réductrice mais plutôt que d'entrer d'abord par la théorie et le discours (contre lesquels nous sommes en grande partie vaccinés), il semble préférable de commencer par s'engager sur deux chantiers : d'une part, développer par l'expérience une véritable culture de la rencontre et d'autre part faire émerger et défendre les communs du XXIe siècle. Nous pouvons pour cela mobiliser les outils qui existent au service de l'intelligence collective, de la coopération et du design de communautés. Il reste à les diffuser ainsi que des compétences/postures interculturelles et relationnelles.

***

Je me permets de ne pas développer davantage ici chacun de ces points et je reconnais avoir été volontaire très schématique et un peu caricatural dans la description de ces tendances. Ce qui me semble intéressant, c'est cette dynamique d'ensemble. Nous avons une modernité, fondée sur ces trois dimensions de l'industrialisme, du matérialisme et de l'individualisme, qui s'emballe et pousse à l'extrême tous ses curseurs. Vue depuis celle-ci, le futur s'envisage comme une hypermodernité : hyper technologique, hyper optimisée, ultra-radicalement-libérale manifestée par exemple par le transhumanisme, l'indécence des Gafam ou des Big Pharma et de la finance.

Et nous voyons aussi se développer une autre vision du monde plus systémique et intégrale, spirituelle (un spirituel englobant la matière) trouvant sa dynamique dans les liens et la construction des communs.

L'erreur serait d'opposer les deux et d'imaginer que la modernité va disparaître en laissant émerger un monde basé sur des valeurs opposées. C'est encore une approche moderne que de séparer les choses et de les opposer. L'avenir sera tissé du meilleur de la modernité et des autres dynamiques qui sont en train de naître.

Ou il ne sera pas.

Quelques lectures qui m'ont nourri :

- Contact, Matthew B Crawford
- Plouc Pride, Valérie Jausseaume
- Pour une culture des transitions, Raphaël Besson (et ouais…)
- Tous centaures, Gabrielle Halpern (même si elle a tort de faire l'éloge de l'hybridation et non du métissage).
- American cosmic. UFOs, Religion, Technology, Diana Pawsulka
- Les miracles de l'esprit, Bertrand Méheust

Les Éditions du Lucas